Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

EDMOND ABOUT

CARNOT — CHANGARNIER



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1869

EDMOND ABOUT

CARNOT — CHANGARNIER



ABOUT

HISTOIRE CONTEMPORAINE
Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

EDMOND ABOUT

CARNOT — CHANGARNIER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

64

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Etranger

1869

AVANT-PROPOS

Quelques bibliophiles, d'une part, à qui notre galerie biographique est indispensable, — du moins ils l'affirment, — et nombre de curieux, de l'autre, nous envoient lettres sur lettres.

« Mais, disent les uns, beaucoup de contemporains célèbres à divers titres,

que jusqu'ici le XIXe siècle a fait surgir, doivent entrer dans votre collection, ou vous n'aurez publié qu'une œuvre incomplète, une histoire tronquée. Si vous continuez à négliger beaucoup de personnages de nos jours que la publicité met en relief, nos recherches seront infructueuses ou sans résultat satisfaisant. »

D'autres ajoutent :

« Il faut au besoin tourner les obstacles et se plier aux circonstances. Lorsque les détails biographiques recueillis sur un homme ne suffisent pas à remplir votre cadre, consacrez un *volume collectif* à deux, à trois et même à quatre notabilités diverses. Au lieu d'un portrait faites un groupe. De cette fa-

çon, sans augmenter indéfiniment le nombre de vos notices, vous finirez par donner au public une galerie à peu près complète, »

Qu'il soit fait, messieurs, selon votre désir.

Bien que ce système doive occasionner des frais exceptionnels de dessin et de gravure, en vous donnant trois ou quatre portraits au lieu d'un seul dans un même volume, je l'adopte.

Il est clair que plusieurs de nos contemporains, savants, littérateurs ou artistes, pour s'être modestement effacés ou pour avoir vécu dans le travail et dans la retraite, n'en ont que plus

de droit à notre admiration et à notre estime.

Il est également avéré que bon nombre d'individus, très-prônés par un certain monde et en possession d'une notoriété tapageuse, intéressent assez la critique pour qu'elle s'occupe d'eux dans un sens ou dans un autre.

N'oublions pas aussi que beaucoup d'hommes de mérite, — ceux qu'on aimerait surtout à connaître autrement que par leurs œuvres, — se dérobent à l'indiscrétion et ferment la porte à la curiosité générale qui les poursuit.

Le biographe ne peut décemment les exposer en plein soleil, quand ils cherchent l'ombre.

On n'a donc à leur consacrer que des pages restreintes, et on les montre comme ils veulent être vus.

Ceci posé et compris, nous acceptons le système des *volumes collectifs*.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 15 août 1869.

EDMOND ABOUT

L'auteur du pamphlet qui a, pour ainsi dire, justifié aux yeux de l'Europe révolutionnaire les envahissements du Piémont dans les Etats de l'Eglise est né à Dieuze, petite ville de l'ancienne province de Lorraine.

D'autres que nous essaieraient ici de lui appliquer le proverbe connu :

Lorrain,
Vilain,
Traître à Dieu et au prochain.

Mais c'est une des innombrables sottises populaires que rien ne justifie dans le passé comme dans le présent.

D'ailleurs, M. About, avec l'esprit d'à-propos qui le caractérise, aurait soin de nous retourner immédiatement le tercet, en qualité de compatriote, — ce qui ne donnerait raison ni à lui ni à nous.

Un homme se juge par ses œuvres.

Le sarcasme et l'insulte représentent une manière d'argumenter que nous n'emprunterons point au petit encyclopédiste de Dieuze.

Etablissons seulement que notre patrie commune ne comptait avant lui que des écrivains d'une foi sincère, puisée dans un pays où l'éducation chrétienne est en honneur, et qu'il a le premier, chez nous, donné des gages à la Révolution et à l'impiété.

Le 14 février 1828 est la date de naissance du trop célèbre auteur de *la Question romaine*.

Edmond-François-Valentin About commença ses études au petit séminaire de Pont-à-Mousson, désola ses maîtres par des instincts philosophiques aussi précoces que détestables [1], et fut renvoyé de l'école ecclésiastique.

Des protecteurs de sa famille lui obtinrent une bourse au collége Charlemagne où il eut de grands triomphes scolaires.

1. Un de ses professeurs existe encore; il peut attester le fait.

Il nous semble avoir entendu dire que, s'il était bien doué sous le double rapport de la mémoire et de l'intelligence, il manquait, en revanche, de ces qualités précieuses qui font naître la sympathie et maintiennent les bons rapports entre camarades.

On ajoutait même, si nos souvenirs sont exacts, que sa nature aigre et sarcastique le faisait considérer comme un des types les plus accomplis de ce qu'on nomme vulgairement un mauvais coucheur.

Les mêmes renseignements affirmaient qu'au nombre de ses vertus la modestie ne brillait absolument que par son absence.

Or ce dernier détail a l'air d'être tout à fait historique, lorsqu'on le rapproche de certains livres publiés par le jeune écrivain.

A la distribution solennelle du grand concours, en 1848, M. About remporta le prix d'honneur de philosophie. Le citoyen Carnot, ministre de l'instruction publique, couronna le brillant élève, qui reçut en même temps les félicitations démocratiques et sociales des deux secrétaires du ministre rouge, MM. Edouard Charton et Jean Reynaud.

Ces ovations républicaines firent battre le cœur du jeune homme et colorèrent malheureusement son avenir de nuances écarlates.

Nous le voyons entrer à l'école Normale, où il reste jusqu'en 1851.

A cette époque, le citoyen Carnot venait de laisser choir son portefeuille dans l'ornière du communisme, où il lui fut impossible d'aller le reprendre, car un vote énergique de l'Assemblée frappa tout à

coup de blâme certaines brochures émanées de son cabinet, ainsi que nous le raconterons tout à l'heure dans ce même volume.

Le fils du célèbre conventionnel dut immédiatement battre en retraite.

Ce départ chagrina M. About, qui s'était habitué à regarder Carnot comme un Mécène dont la toute-puissance devait le mener loin quelque jour.

Il partit un peu déconcerté pour l'école Française d'Athènes.

La carrière du professorat qu'il avait en perspective ne lui offrait qu'un attrait médiocre. Ayant exercé déjà sa plume de temps à autre, il nourrissait quelque espérance d'être appelé un jour le Voltaire du dix-neuvième siècle.

Pour laisser croire à ses maîtres qu'il

suivait le programme des études, il rédigea une sorte de mémoire scientifique et archéologique, aussi dénué d'intérêt que de valeur, et le publia sous ce titre malheureux *l'Ile d'Egine*.

Cette île était autrefois habité par les Myrmidons.

Un écrivain superstitieux, en cherchant le mot sur le dictionnaire, aurait reculé, en voyant ceci :

« MYRMIDON, celui qui a *des prétentions exagérées et ridicules*, qui fait de *vains efforts pour être supérieur aux autres* : — DES MYRMIDONS EN LITTÉRATURE, etc. »

Ce premier livre a nécessairement influé sur les destins littéraires de M. About.

Un homme de lettres de son espèce, — je veux dire un peu païen, — devait croire

aux présages. *L'Ile d'Égine* est restée dans les limbes les plus obscurs de la librairie parisienne.

Toutefois, le jeune auteur ne perdit pas courage.

Disposé dès lors à casser les vitres et à écrire des pamphlets, non pour moraliser son époque, mais pour la démoraliser au besoin, il entassa notes sur notes, matériaux sur matériaux, profita de l'intimité toute cordiale dont l'honoraient certains personnages du pays hellénique et traça le portrait des hommes et des choses au point de vue grotesque.

En un mot, il rapporta dans ses bagages le manuscrit de son fameux livre, *la Grèce contemporaine*, que la maison Hachette publia dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*, et qui obtint un franc succès de scandale.

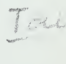
La masse des lecteurs frivoles acheta le volume ; mais les hommes sérieux accusèrent M. About d'injustice, et surtout d'ingratitude,

Ami de la maison, il avait écouté aux portes et trahi l'hospitalité sans pudeur et sans vergogne.

C'était un fâcheux début.

M. Buloz ouvrit les bras avec tendresse à un jeune homme qui faisait ses preuves de verve et de méchanceté. La *Revue des Deux-Mondes* aime les renommées batailleuses et le genre casse-cou, pourvu que les qualités du style couvrent le peu de conscience du fond.

Mais, à peine eut-elle publié le roman de *Rolla*, que des bibliophiles indiscrets annoncèrent que l'œuvre était une reproduction mal déguisée d'un livre italien : *Vittoria Savorelli, storia del secolo XIX.*



Le cas était grave et le plagiat flagrant.

Edmond se défendit contre la critique avec un aplomb tout à fait au dessus de son âge. On lui en garda rancune, et lorsque l'année suivante [1], il voulut faire jouer à la Comédie-Française une pièce en trois actes, le journalisme et le public ameutés comme un seul homme lui organisèrent une des chutes les plus éclatantes dont le théâtre moderne garde le souvenir.

Guillery, intitulé d'abord *l'Effronté*, disparut de l'affiche à la seconde représentation.

Battu comme romancier et comme auteur dramatique, l'intrépide jeune homme se réfugia sur le terrain de la critique d'art. Son *Voyage à travers l'Exposition*

1. 1856.

eut un succès de bon aloi et se distingua par des aperçus pleins de finesse. Une grande vivacité d'esprit, un style chatoyant, une réserve de bon goût dans les appréciations lui donnèrent cette fois gain de cause sur toute la ligne.

Presque en même temps il envoya au *Moniteur*, pour les publier en feuilleton, une série de jolies nouvelles, aussi piquantes qu'inoffensives, sous ce titre devenu populaire, *les Mariages de Paris*.

La critique malveillante eut bouche close.

M. About avait, certes, une belle occasion de rester dans la littérature honnête, paisible et lucrative; mais le succès incontestable qu'il obtint ne suffit point à guérir les blessures de son orgueil.

Il éprouva le besoin de rendre au centuple les coups qu'il avait reçus.

Nous le retrouvons sur le champ de bataille du *Figaro*, s'escrimant de la plume comme un vrai démoniaque, piaffant en pleine encre et en pleine injure, et distribuant, sous le pseudonyme du *vicomte de Quévilly*, toutes sortes d'impertinences hebdomadaires à des gens qui ne manquaient ni de puissance, ni de rancune, et qui ne lui pardonnent pas encore aujourd'hui.

Cet enfant terrible touchait à tout, même aux questions politiques les plus émouvantes.

A propos d'une tentative criminelle dirigée contre la vie de l'Empereur, il osa écrire qu'il n'y avait pour les assassins « qu'une seule arme de précision, le couteau. » — parole coupable, qui faillit compromettre l'existence du journal et brisa la plume de l'imprudent chroniqueur.

M. de Villemessant le pria d'aller imprimer plus loin ses réflexions dangereuses.

Le pouvoir toutefois ne tint pas rigueur à l'écrivain étourdi qui venait de lancer dans la presse un mot si terrible. Il est à présumer que M. About fit une amende honorable très-humble, car la porte du *Moniteur* resta toute grande ouverte à la publication de ses œuvres.

Non-seulement on lui laissa reprendre, dans ce journal, de nouvelles études critiques intitulées : *Nos artistes au salon de* 1857 ; mais on lui commanda plusieurs romans qui obtinrent les honneurs d'une insertion presque immédiate.

Le Roi des montagnes, — *Germaine*, *Les Echasses de maître Pierre*, — *Trente et Quarante* sont de cette époque.

Pour comble de pardon, le jeune écrivain reçut, en 1858, la croix de la Légion d'honneur, et partit pour Rome aux frais de l'État.

L'objet de ce voyage était la continuation de ses études au point de vue de la critique d'art; mais le fantasque écrivain jugea convenable de modifier le programme de fond en comble.

Ayant toujours en perspective la succession de Voltaire, il résolut de se l'approprier définitivement par une œuvre anticatholique au premier chef.

On a dit de M. About, qu'ayant voulu se glisser dans la haute société romaine, il s'était trouvé brutalement éconduit, et que ce mauvais accueil avait excité dans son âme un désir de vengeance. Peut-être y eut-il, en effet, quelque chose de ce genre; mais notre conviction est que le

jeune pamphlétaire, bien ou mal reçu, n'aurait pas reculé d'une semelle dans une affaire toute de parti pris.

Le triomphe de l'impiété révolutionnaire déchaînée contre le Saint-Siége, fut le but honorable auquel visa l'auteur de la *Question romaine*.

Venir en aide à la politique immorale de M. de Cavour; autoriser par des calomnies aussi grossières qu'impudentes les entreprises à main armée de la horde garibaldienne; pousser l'ambition piémontaise, comme un rocher, sur un vieillard sans défense; écraser la faiblesse, préconiser la spoliation; mentir audacieusement à l'Europe, afin d'obtenir l'impunité à l'un des actes les plus hideux de l'histoire moderne, voilà ce que s'était proposé M. About.

On crut un instant que ses efforts allaient être couronnés de succès.

Le scandale fut immense.

Messieurs les libraires de Belgique achetèrent plusieurs éditions du livre à très-haut prix, et l'auteur fit fortune ; mais on peut dire qu'il a laissé toute sa considération littéraire au fond d'un sac d'or.

On ne tarda pas à comprendre, aux cris de joie poussés par la démagogie, qu'il y avait là tentative criminelle, impiété monstrueuse, et mensonge historique flagrant. Le dégoût des cœurs honnêtes protesta contre les espérances trop visibles de la Révolution et du désordre.

M. About, depuis cette élucubration malsaine, est complètement enterré dans son succès.

On ne se relève pas de pareils triomphes.

La jeunesse française, qui veille, pour ainsi dire, au seuil de la renommée, n'entend pas qu'on la distribue au hasard, en dehors de toute condition morale. Elle eut, en conséquence, l'œil sur notre publiciste et suivit les évolutions bizarres de cet esprit versatile et peu scrupuleux.

On s'étonna de voir le feuilletoniste choyé du *Moniteur* donner des gages à la sottise démagogique, écrire dans l'*Opinion nationale* côte à côte avec le citoyen Guéroult, et flagorner le prince Napoléon d'un article antipapal à l'autre.

Ce gâchis politique déplut aux écoles, où l'auteur de *Germaine* avait trouvé d'abord quelques admirateurs juvéniles. On attendit une circonstance favorable pour lui prouver que ces admirations devenaient chaque jour moins enthousiastes.

Un acte insignifiant : *Risette, ou les millions de la mansarde,* ne parut pas digne de favoriser une protestation. Donc on le laissa mourir de sa belle mort au Gymnase.

Mais le drame de *Gaëtana* ayant, un beau jour, traversé les ponts afin d'aller demander quelques applaudissements à la rive gauche, une tempête abominable de sifflets accueillit la pièce et l'auteur.

Bien assurément, nous n'approuvons pas, en thèse générale, ce genre de manifestations.

Punir un homme de méfaits antérieurs, en lui organisant une chute dramatique, lorsque son œuvre a réellement du mérite, est un acte de justice aveugle, et qui, de prime abord, semble digne de blâme.

Reste à savoir si l'opinion publique a d'autres moyens d'exercer sa vengeance.

Si elle n'en a pas, tous les torts incombent à l'écrivain qui blesse le sens moral et provoque les sentiments de répulsion de la foule.

Le soir de la première représentation de cette malheureuse pièce, Paris eut le spectacle étrange d'une armée d'étudiants qui, des hauteurs de l'Odéon, se mit en marche et traversa la Seine, en chantant, sur l'air de Marlborough, ce refrain burlesque :

Gaëtana est morte,
Mironton, tonton, mirontaine ;
Gaëtana est morte,
Est morte et enterrée !

Nos chanteurs traversèrent le Pont-Neuf, tournèrent le Louvre par Saint-Germain-l'Auxerrois, et firent une première halte rue de Valois, aux portes du *Consti-*

tionnel, où M. About avait publié son dernier article. Ils saluèrent d'une triple bordée de sifflets les bureaux de rédaction ; puis ils continuèrent leur promenade étrange, renonçant au quatrain primitif pour crier à tue-tête, sur l'air connu des lampions :

« Pas d'About ! pas d'About ! »

Ils arrivèrent ainsi au passage Saulnier, où demeurait le triste auteur.

L'air de Marlborough et celui des lampions, et les sifflets, et les hurlements, et le charivari le plus infernal épouvantèrent pendant vingt-cinq minutes l'auteur de *Gaëtana*, qui dut s'endormir en faisant de singulières réflexions.

Puisse cette page d'histoire moderne

servir d'exemple aux écrivains étourneaux qui se croient tout permis, parce qu'ils ont, au sortir du collége, trouvé des revues sans conscience, et cédé à l'exploitation d'un journalisme avide qui, leur voyant entre les doigts un brin de plume accompagné de quelques nuances de style, les pousse à une course folle et leur jette la bride sur le cou, en leur cachant l'ornière où ils vont se précipiter.

M. About n'a eu, depuis lors, que des succès contestables [1].

Deux brochures politiques, la *Nouvelle carte d'Europe* et *la Prusse en* 1860, ont fait hausser les épaules à bon nombre de

1. *Le Capitaine Bitterlin*, *Un Mariage de Paris* et *Une Vente au profit des pauvres*, pièces jouées, les deux premières au Gymnase et la troisième à l'Odéon. ne sont pas restées au répertoire. M. About s'est décidé à rassembler en volume ses élucubrations dramatiques sous le titre de *Théâtre impossible*.

diplomates. Le roman de *Madelon* s'est vendu grâce à la notoriété commerciale de la maison Hachette.

Quelques autres volumes sans retentissement n'ont pas même obtenu un succès de cabinet de lecture.

Dans le nombre, nous avons eu la mauvaise idée de parcourir celui qui a pour titre : *le Nez d'un notaire*. C'est une des plus ridicules conceptions qu'un esprit en décadence et une plume fatiguée puissent offrir à l'examen de la critique.

Marié depuis cinq ans, M. About s'endort dans les délices de l'hyménée, et n'écrit plus guère.

Une chance inouïe que n'auront jamais les écrivains honnêtes, qui se ruinent pour défendre la vérité contre le mensonge, — échut, il y a deux ans, à l'auteur de la

Question romaine. M. Didier, député faible de cerveau, mais enthousiaste du talent de M. About, doubla, par un legs inattendu, la fortune de ce Voltaire en raccourci. Maintenant il a des loisirs quasi princiers, et se borne à insérer, de temps à autre, dans le journal *le Gaulois* quelques tartines littéraires aussi ridicules qu'insignifiantes.

Presque toujours il habite Saverne, où ses reliques ne seront jamais en honneur.

La chronique locale raconte de burlesques anecdotes, que les voyageurs de la ligne de Strasbourg peuvent recueillir en passant.

En voici une qu'il faudrait aller chercher un peu plus loin; nous la donnons pour finir.

L'illustre Edmond, *que le remords agite* — comme chantait autrefois la romance,

— se garde bien de reparaître à Rome, où l'indignité de ses écrits lui laisse peu d'admirateurs. Le Saint-Père et ses ministres, convaincus, même avant la publication de la *Question romaine*, de la mauvaise foi de l'écrivain, le traiteraient, aujourd'hui comme alors, selon son mérite.

Un jour, ce fils du vieil Arouet, qui suivait en tout l'exemple de son maître et ne reculait pas, au besoin, devant l'hypocrisie, se prosterne aux genoux de Pie IX, qui sortait du Vatican.

« — Très-Saint-Père, lui dit-il, je suis envoyé par le gouvernement français. Voilà trois mois que je suis à Rome et que je sollicite vainement audience. »

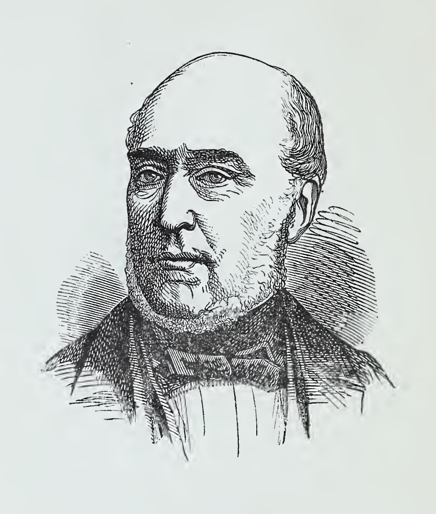
Pie IX se retourna vers ceux qui l'accompagnaient, demanda le nom du personnage agenouilé si humblement sur les

dalles; puis, étendant la main et faisant le signe de la croix au dessus de la tête de M. About, il lui dit avec un doux et ironique sourire :

« — *Dio la benedica, è la sua missione!* »

FIN

CARNOT



CARNOT

CARNOT

Nous assistons, depuis quelques années, à des résurrections singulières. Les morts de 1848 sortent de la tombe. Des journaux atteints de vertige soufflent sur ces vieilles cendres, et nous ramènent des spectres politiques plus ou moins décharnés et plus ou moins lugubres.

La réflexion tombe aujourd'hui d'aplomb sur M. Raspail.

Mais, il y a six ans, elle s'appliquait le mieux du monde à M. Carnot.

Chez nous, quand on dégage une des mains de la Liberté, le premier soin des brouillons vaincus est de saisir cette main avec le plus vif empressement pour conduire la dame de leurs rêves à de nouvelles culbutes et à de nouveaux casse-cou.

M. Carnot, qui faisait partie de la dernière assemblée législative, est un de ces aveugles partisans du progrès moderne, qui repoussent avant tout l'élément civilisateur par excellence et veulent donner à la société une autre base que celle du christianisme.

Il a fait partie de cette bande insensée d'apôtres qui établissaient jadis leur cénacle sur la colline de Ménilmontant.

Son Christ est Saint-Simon ; son *Credo* est celui du phalanstère.

Chaque livre signé de lui est un plaidoyer en faveur des coupables utopies sociales prêchées dans ce malheureux siècle. M. Carnot s'applique à enlever au pauvre ses croyances immortelles pour le préoccuper uniquement du bien-être de cette vie, et pour l'exhorter à acquérir ce bien-être par toutes les voies possibles, — *per fas et nefas*.

Tristes prédications, que depuis longtemps la France demande à ne plus entendre, et dont on ne cesse de lui rebattre les oreilles !

Feu le père Havin, du *Siècle*, et cet honnête M. Guéroult, de *l'Opinion nationale*, avaient en grande estime les théories *carnotiennes* ; ils présentaient leur auteur comme un homme d'un mérite inouï et

poussaient les masses inintelligentes à donner dans le piège de cette absurde logique.

A quoi servent, ô mon Dieu, les leçons du passé?

Lazare-Hippolyte Carnot vint au monde à Saint-Omer, le 6 avril 1801.

Pendant toute son enfance et pendant une partie de sa jeunesse, il courut l'Europe avec l'ancien membre du Comité de salut public, son illustre père, exilé par le Directoire. Vous devinez quelle fut l'éducation de ce fils d'un conventionnel.

A coup sûr, l'Evangile et la foi religieuse n'y réclament rien.

Il se bourra le cerveau des lourds paradoxes de la philosophie allemande, et se perdit tour à tour dans le dédale de mille systèmes, prêt à se vouer à toutes les doc-

trines, — hormis à la doctrine chrétienne. A son retour en France, il se trouvait dans ces dispositions heureuses. Aussi le grand-prêtre Enfantin le rangea-t-il sans beaucoup d'efforts au nombre de ses plus chaleureux lévites.

M. Carnot fils venait d'hériter de son père.

La succession était considérable. On puisa dans sa bourse afin de créer des journaux destinés à être les organes authentiques de la religion nouvelle. Ces journaux se chargeaient de répandre dans les populations les bienfaits du saint-simonisme et ses dogmes précieux. *L'Organisateur*, *le Producteur* et *le Globe* vécurent alternativement et largement des deniers de M. Carnot fils.

On lui avait caché, comme à Pierre Leroux, le fin mot du système.

Déclarons, pour être juste, qu'il ferma le sac, le jour où il entendit les apôtres de Ménilmontant proclamer la *femme libre* et le dogme solennel de l'adultère.

Il ne renonça pas toutefois à Saint-Simon, à ses pompes et à ses œuvres. Nous en trouvons la preuve dans un in-octavo superbe, revêtu de sa signature et qui fut imprimé, à la fin de 1830, sous ce titre : *Exposé de la doctrine saint-simonienne*.

M. Carnot n'en était pas à ses débuts dans les lettres ; il avait déjà publié deux traductions : les *Chants helléniens* de Müller, et un livre plus que médiocre de Van der Velde, ce romancier que l'orgueil prussien décore du titre de Walter Scott allemand, et qui ressemble à son modèle, à peu près comme le prince royal de Prusse ressemble à Napoléon Ier.

Donnons tout de suite, pour ne plus y

revenir, le reste du bagage littéraire de M. Carnot.

Il s'est fait l'éditeur ou l'auteur apocryphe, en 1837, des *Mémoires* édifiants de l'abbé Grégoire, ce transfuge de l'autel embourbé dans la fange révolutionnaire, et qui eut le triste courage de mourir apostat.

Quatre ou cinq ans plus tard, assisté de David d'Angers, il publia les *Mémoires de Barrère.*

Ces différents ouvrages ne sont que de malheureuses tentatives de réhabilitation, auxquelles la partie saine du public a fait triste accueil. Quelques autres volumes : *Réflexions sur la domesticité*, — *Devoirs civiques des militaires*, — *les Prisons*, — *l'Esclavage colonial,* et plusieurs notices biographiques sur certains hommes de 89 sont également dus à sa plume.

Les mémoires de son père et ce fameux livre de *l'Allemagne pendant la guerre de la délivrance*, dont les revues républicaines ont donné quelques extraits, il y a huit ou dix ans, viennent seulement de paraître chez Pagnerre, preuve que la librairie ne les réclamait pas avec beaucoup d'insistance.

Le *Siècle* les donne en prime, — il doit bien cela aux principes de 89.

Après sa rupture avec le père Enfantin, M. Carnot fils développa son système personnel dans la *Revue encyclopédique* et dans la *Revue indépendante*.

L'auteur n'est assurément ni un anarchiste quand même, ni un mangeur d'hommes.

C'est un esprit faussé, qui s'obstine à cheminer à gauche dans la direction des ténèbres, quand le flambeau est à droite.

Engagé sur cette route dès l'enfance, et y marchant avec l'attirail de ses souvenirs de famille, M. Carnot ne s'est jamais demandé s'il y avait un chemin plus droit et s'il existait des principes plus sérieusement humanitaires.

« Je m'appelle Carnot, cela suffit : je donne à la Révolution mon coup de chapeau partout où je la rencontre. Ses ennemis sont les miens. On m'a taillé des langes dans un drapeau rouge, — je ne connais pas d'autre couleur ! »

Voilà l'homme, — honnête peut-être, mais dangereux par ses convictions originelles.

Promu au ministère de l'instruction publique, en 1848, il procéda sur l'heure aux tentatives d'application de sa doctrine.

On ne lui reproche ni brutalité ni violence.

Mais il allait droit au but sans tenir compte des obstacles, assisté merveilleusement, du reste, dans sa tâche par trois socialistes de premier choix : MM. Edouard Charton, Jean Reynaud et Charles Renouvier.

Nous ignorons si celui-ci rédigea les fameuses circulaires aux instituteurs qui faillirent mettre le feu aux quatre coins de la machine électorale, mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'il publia, sous le patronage direct du ministre, un *Manuel de l'homme et du citoyen*, où le socialisme avait, pour ainsi dire, sa consécration gouvernementale.

La Chambre jeta les hauts cris.

M. Carnot, sévèrement interpellé par ses collègues, et trop franc pour nier la sympathie qu'il accordait à l'auteur du

Manuel, fut immédiatement frappé d'un blâme unanime.

Après cette manifestation significative, le ministre n'avait plus qu'à déposer son portefeuille.

Il resta sur les bancs de l'extrême gauche jusqu'à la fin de la Constituante.

Aux élections générales pour l'Assemblée législative il succomba ; mais une élection partielle le renvoya, quelques mois plus tard, siéger avec ses amis de la Montagne.

Jusqu'au Deux Décembre, il s'associa très-énergiquement à leurs efforts, plus tumultueux qu'habiles, pour combattre les manœuvres de la réaction, d'une part, et les projets de l'Elysée, de l'autre.

Nous avons assisté, depuis lors, à un curieux spectacle, inintelligible pour les

âmes candides, et dont l'avenir seul pourra donner l'explication.

Une premiére fois élu député sous la Présidence, et réelu plus tard sous l'Empire, M. Carnot s'obstina dans un refus de serment, très-logique et très-honorable à coup sûr chez l'homme décidé à ne pas abdiquer ses principes. Mais voici qu'une troisième élection, celle de mars 1864, nous montre, — ô singularité ! — le même personnage acceptant le mandat qu'on lui offre et prêtant serment à Napoléon III, entre les mains de M. de Morny, président du Corps législatif.

Quel est le mot de cette énigme ?

Ayez donc, s'il vous plaît, grand citoyen, la franchise de nous le dire : aviez-vous raison hier, ou avez-vous tort aujourd'hui ?

Le peuple de Paris trouve probablement que M. Carnot n'a pas raison, car cet ho-

norable démocrate ne fut pas réélu au mois de mai dernier. Vous me demanderez peut-être pourquoi les citoyens Bancel et Gambetta, qui ont prêté le susdit serment, ont été plus heureux devant le scrutin.

Mystère!

Le suffrage universel nous en réserve bien d'autres.

FIN

CHANGARNIER



CHANGARNIER

CHANGARNIER

Les hommes qui joignent l'honnêteté au courage ont une chance de succès médiocre en temps de révolution, ce qui explique pourquoi Nicolas-Anne-Théodule Changarnier, mêlé d'une façon directe aux événements de la seconde République, a fini par en être victime.

Il est né le 26 avril 1793, à Autun, département de Saône et Loire.

A l'âge de quinze ans, il suivit l'impulsion exclusivement militaire que l'éducation des lycées donnait à toute la jeunesse française. Il se fit admettre à l'école de Saint-Cyr; mais lorsqu'il en sortit avec le grade de sous-lieutenant, Napoléon vaincu partait pour Sainte-Hélène.

Le jeune officier, dont la famille était royaliste, trouva des protecteurs qui le firent entrer aux gardes du corps de sa Majesté Louis XVIII.

Il resta six mois dans cette milice exceptionnelle, passa lieutenaut au 60e de ligne, conquit en Espagne, sous le généralat du Dauphin, le grade de capitaine et fut incorporé de nouveau dans la garde royale, où la révolution de Juillet vint le surprendre.

Changarnier crut un instant que cette révolution briserait son avenir militaire.

Agé de trente-sept ans et envoyé dans une garnison de province, où il s'indignait de rester inactif, il demanda de prendre part aux luttes de l'armée africaine.

On fit droit à sa requête.

Il ne tarda pas à conquérir, le sabre à la main, un avancement rapide.

Nommé chef de bataillon sur la brèche sanglante de Mascara, — lieutenant-colonel, pour avoir contribué glorieusement à la défaite d'Achmet-Bey, — colonel, après le mouvement rétrograde de Constantine, où seul, à l'arrière-garde, il repoussa vaillamment des nuées d'Arabes, il obtint, en 1840, l'épaulette de général de brigade : c'était la récompense d'une foule d'expéditions brillantes contre les Hadjoutes et les Kabyles, aux Portes de fer, au col de Mouzaïa et du Chéliff, et surtout devant Médéah, où il fut blessé en se dis-

tinguant aux premières lignes de la bataille.

Chargé de réduire les tribus révoltées de Tennès, qu'Abd-el-Kader entraînait dans sa résistance, il accomplit ce fait d'armes avec autant de promptitude que d'héroïsme et fut nommé général de division.

Le duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie, n'eut pas de soutien plus actif et plus intrépide.

Revenu en France à l'avénement de la seconde République, Changarnier offre ses services au gouvernement provisoire, qui, le soupçonnant de faire cause commune avec les légitimistes, ne semble pas très-empressé de l'accueillir. Cependant M. de Lamartine propose au général de l'envoyer à Berlin en qualité d'ambassadeur.

Changarnier refuse.

De quel poids eût été son épée sur les plateaux incertains de la balance diplomatique ?

Il préfère ne pas s'éloigner de la capitale et se décide à attendre les événements.

Bientôt il trouve l'occasion de donner des gages au parti de l'ordre. Dans la journée du 16 avril, sans avoir reçu ni mission ni mandat, il monte à cheval et se met à la tête des gardes nationaux pour disperser les émeutiers. On n'hésite plus alors à lui donner des marques de confiance. Il succède dans le gouvernement de l'Algérie au général Cavaignac, appelé à siéger au palais Bourbon.

Mais à peine Changarnier est-il à son poste, que les suffrages de Paris le nomment lui-même député à la Constituante.

Il est élu aux élections partielles de juin 1848.

Cavaignac, appelé à la dictature, éleva son ami et son glorieux collègue d'Afrique au commandement suprême de la garde nationale. Ce commandement impliquait, en certaines circonstances, l'autorité sur les corps de troupes casernés à Paris et dans la banlieue.

La présidence de Louis Bonaparte ne changea rien à cette haute position de Changarnier.

Pendant toute la période qui s'écoula depuis la victoire de Juin jusqu'aux préliminaires du Coup d'Etat, la popularité bourgeoise du général, si nous pouvons nous exprimer ainsi, parut s'accroître de jour en jour. Il ne déguisait pas le moins du monde ses tendances monarchiques et

se montrait en toute occasion l'ennemi déclaré des démagogues.

Ledru-Rollin l'attaqua violemment à diverses reprises.

Mais Changarnier resta debout assez longtemps pour empêcher le chef de la Montagne de réussir dans son absurde tentative de contre-révolution au Conservatoire des Arts et Métiers.

A qui le commandant en chef de la garde nationale espérait-il offrir son influence et le secours de son épée ?

Etait-ce à la dynastie d'Orléans?

Etait-ce à Henri V?

On ne l'a jamais su d'une façon positive. Il attendait sans doute qu'un prétendant sérieux, — un prétendant officiel — au trône que la majorité du pays voulait re-

lever, fît acte de franchise et payât de sa personne.

Mais avant que Bourbons aînés ou Bourbons cadets eussent fini de réfléchir, survint un troisième prétendant, qui saisit le pouvoir et ne le lâcha plus.

Bien certainement, si Changarnier refusa d'agir, ce fut par un autre motif que celui de l'impuissance.

Il tenait entre ses mains la force et pouvait efficacement, mieux que personne, tenter quelque coup hardi. Ce fut un Charles II qui manqua, selon toute évidence, à ce Monk moderne.

On le laissa dans l'incertitude, — et, en bon citoyen qui ne veut pas inutilement fomenter le trouble, il abandonna la partie.

Depuis le deux décembre [1] il n'a pris aucune part à la politique active, et n'a plus donné signe d'existence que le jour où ce facétieux docteur Véron s'avisa de le mettre en cause dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*

Le général publia dans tous les journaux une lettre énergique où il accusait nettement le docteur de mensonge.

Qu'avait dit M. Véron ?

Il avait affirmé que Changarnier s'était offert, en janvier 1849, à prendre d'un seul coup de filet et à conduire à Mazas tous les généraux républicains sans ou-

1. Arrêté avec beaucoup de ses collègues de la Chambre, Changarnier ne resta que trois jours à Mazas et partit pour la Belgique. L'Empereur lui envoya, le 5 avril 1859, le cordon de grand officier de la Légion d'honneur.

blier ses plus chers camarades d'Afrique, Cavaignac et Lamoricière.

Ce bon docteur avait assurément pris un de ses rêves pour un point d'histoire.

FIN

783. — Paris. — Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64.

AVANT

PENDANT ET APRÈS LA TERREUR

(Deuxième édition)

Par Eugène DE MIRECOURT.

POLÉMIQUES DIVERSES

Par le Même.

LES

CONTEMPORAINS

TROISIÈME ÉDITION

Revue par l'Auteur avec le plus grand soin, contenant cent Notices nouvelles, et ornée de portraits dessinés d'après les meilleures photographies.

EN VENTE :

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Le Père Félix. — Balzac. — Chateaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix).—Auber.-Offenbach. — Rosa Bonheur. — Émile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri.-Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval.-Eugène Guinot. — Gavarni. — Théophile Gautier. — Crémieux. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Élie Berthet.-Etienne Arago. — Arnal.-Adolphe Adam. — Cormenin. — Melingue. — Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henry Monnier. — Félicien David.

SOUS PRESSE :

Alfred de Musset. — Raspail. — Thiers. — Pierre Leroux. — Ricord.

LISTE

DES

BIOGRAPHIES NOUVELLES

Qui doivent être publiées

Edmond About.
Carnot.
Changarnier.
Émile Augier.
Théodore Barrière.
Buloz.
Roger de Beauvoir.
M. et Mme Ancelot.
Camille Doucet.
Got (de la Comédie française.)
Bressant.
Garnier Pagès.
Flocon.
Caussidière.
Le Père Enfantin.
Cabet.
Taxile Delord.
L'abbé Châtel.
Vte d'Arlincourt.
Lachaud.
Louis Figuier.
Ponson du Terrail.
Gaboriau.
Ernest Hamel.
Legouvé.
Henri Rochefort.
Renan.
Edouard Pailleron.

Pongerville.	Paul de Cassagnac.
Gran. de Cassagnac.	Clément Duvernois.
Capefigue.	Siraudin.
Fiorentino.	Taine.
Octave Féré.	Gambetta.
Daniel Stern.	Jules Simon.
Chaix d'Est-Ange.	Picard.
Jules de Saint-Félix.	Marc-Fournier.
Julia Grisi.	Charles Deslys.
Bancel.	Morny.
Ernest Feydeau.	Napoléon III.

Etc., etc.

Il paraîtra régulièrement deux Biographies par semaine.

PRIX DU VOLUME : 50 CENT.

Par la poste : 60 cent.

On trouve les **Contemporains** de M. Eugène de Mirecourt chez tous les

libraires de France et de l'étranger.

PAR SOUSCRIPTION

Les personnes qui, pour recevoir VINGT BIOGRAPHIES au choix, enverront un mandat de DIX FRANCS sur la poste, auront droit à l'envoi direct, et *franco*.

---

593 — **Paris.** — Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64

EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Kar. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX.
Louis Veuillot.
Mérimée.
George Sand.
Henri Monnier.
Félicien David.
Alfred de Musset.
Pierre Leroux.
Thiers.
Ricord
Raspail.
Rochefort.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64, rue Bonaparte.